
**Le rapport dialectique entre espaces ruraux et urbains.
Réflexions critiques sur la modernisation, la colonialité et l'extractivisme au prisme
d'une « agroville » en Argentine**

Mara Duer

Traduction | Translation **Marie van Effenterre | Claire Hancock**

Doctorante, département de Géographie, Universidad de Buenos Aires ; Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas ; Instituto de Geografía – Grupo de Estudios Geografías Emergentes, Universidad de Buenos Aires, ORCID : 0000-0002-6217-3463

Courriel : mara.duer@gmail.com

Résumé

Cet article explore le rapport dialectique de la campagne et de la ville, dans le contexte d'un développement extractif en passe de devenir prédominant dans le Sud global rural, notamment en Argentine. Je mets ici en mouvement cette dynamique conflictuelle au prisme de la notion de campagne mondialisée ou *global countryside* (Woods, 2007), par opposition aux apports de Neil Brenner et de Christian Schmid (2015) sur l'urbanisation planétaire. Considérant ce mode extractif de développement comme une forme spécifique laquelle le capital est territorialisé dans l'espace latino-américain, ce texte examine la métamorphose environnementale d'une ville rizicole d'une province de l'est de l'Argentine sous l'effet de l'avancée de l'agro-industrie. Trois mois d'enquêtes de terrain à San Salvador (Entre Ríos), m'ont permis de m'intéresser à la relation violente qui s'établit avec le territoire lors de la modernisation d'espaces ruraux (villes et campagnes) et comment celle-ci produit une « géographie toxique » (Davies, 2019).

Mots-clés : mode extractif de production, zone de sacrifice, dialectique, agroville, violence environnementale

Abstract

This article explores the dialectical relationship between the countryside and the city under the extractive matrix of development that is becoming dominant in the global rural South,

specifically in Argentina. I put in motion this conflictual dynamic from the perspective of the global countryside (Woods, 2007) and in contrast to Neil Brenner and Christian Schmid's (2015) proposal of planetary urbanization. Positioning the extractive mode of development as the specific form through which capital is territorialized in the Latin American region, the article explores the environmental metamorphosis of a rice town in an eastern province in Argentina through the advancement of the agroindustry. Following three months of fieldwork in San Salvador (Entre Ríos), I explore violent relationship established with territory through the modernization of rural spaces—towns and their countryside—and its subsequent development as a "toxic geography" (Davies, 2019).

Keywords: extractive mode of production, sacrifice zone, dialectics, agrocitry, environmental violence

Introduction

Cet article analyse la violence socio-environnementale qui marque le déploiement spatial du capital en Amérique latine, en s'appuyant sur une étude du territoire et des corps à San Salvador, une agglomération en milieu rural de la province d'Entre Ríos (Argentine). « Capitale argentine » de la production de riz, la ville s'est développée par son inscription dans une chaîne agro-industrielle qui lie l'espace urbain à la campagne. C'est cette dialectique entre l'urbain et le rural qui m'intéresse ici, telle qu'elle se décline dans un modèle de production extractiviste, l'environnement jouant un rôle clé dans cette relation ville-campagne.

Cet article reprend le concept de métamorphose proposé par Henri Lefebvre (1989) en l'appliquant au cas de *pueblo fumigado*¹. Je me démarque ici des théories qui insistent sur l'érosion des différences entre l'urbain et le rural – une métamorphose planétaire – ou sur l'expansion d'un milieu urbain privé de son extérieur (Brenner, 2018) pour aborder ce concept comme un processus toxico-biologique où le rural devient le lieu de l'organisation de la ville (Santos, 1994). Afin de remettre en question le grand récit de l'urbanisation totalisante (Walker, 2015, p. 186), et de donner une place à « l'extérieur » non urbain comme au rapport conflictuel à l'urbain, je propose, dans cet article, l'étude d'une ville rurale, fondée sur le lieu, à travers laquelle j'examine la désolidarisation à l'œuvre entre le rural (au sens de

1. Le terme de « *pueblo fumigado* » est attribué à tout village, ville rurale ou agglomération localisé à proximité de champs cultivés et exposé au modèle agro-industriel, lequel se caractérise par l'utilisation de semences transgéniques (notamment de soja) et d'intrants issus de l'agrochimie. Ces sites sont principalement situés dans la province de Buenos Aires et les pampas, ainsi qu'en Mésopotamie argentine, et couvrent désormais la moitié, voire plus, du territoire national. Le vocable populaire de « *pueblos fumigados* » est employé pour dénoncer les problèmes de santé des populations dus aux fumigations dans leurs localités (Grupo de Reflexión Rural, 2009). Il trouve son origine dans un activisme populaire dès 2001.

l'habiter) et l'agricole, où la population locale est écartée du modèle de production agro-industriel sans pour autant échapper à ses répercussions toxiques.

Afin de prendre en compte les multiples transformations du rural, je reviens d'abord sur la littérature consacrée à la campagne mondialisée ou *global countryside* (Woods, 2007), en m'appuyant sur des travaux portant plus particulièrement sur les évolutions propres aux villes rurales industrielles (Teubal, 2001 ; Gras et Hernandez, 2013 ; Cimadevilla et Carniglia, 2009 ; Albaladejo, 2009, etc.) du Sud global. À la lumière de ces travaux, je problématise l'hypothèse de Christophe Albaladejo (2009) selon laquelle l'agroville est caractérisée par des modes de vie de plus en plus dissociés du modèle productif. Toutefois, du point de vue environnemental, ceux-ci sont à mon sens liés par le même environnement toxique.

Je cherche ensuite à démontrer que cette complexe situation socio-environnementale est indissociable de l'héritage colonial du développement de la ville rurale, en analysant son déploiement spatial dans la campagne argentine ainsi que sa forme émergente d'agroville associée au mode de développement extractiviste (Gras et Hernandez, 2013). Enfin, faire de la dimension socio-environnementale un agent actif de cette dialectique permet d'étudier comment la transformation de l'environnement régule les dynamiques d'habitation (Machado, 2015) et constitue une forme spécifique de vie rurale moderne liée à des géographies extractivistes.

Cet article souligne la manière dont, à l'aune de l'extractivisme, la dialectique entre l'urbain et le rural, au lieu d'aller vers un modèle d'urbanisation planétaire (Brenner, 2018), génère un nouvel agencement spatial colonial marqué par la création de « zones de sacrifice » (Svampa, 2008) dans la refonte des espaces ruraux dans la mondialisation (Woods, 2007 ; Santos, 1994). Ainsi, ces « villes rurales », ou plus précisément ces agrovilles, deviennent des points cruciaux dans lesquels la transformation radicale de l'environnement rural se fait patente, manifestant l'imbrication de l'humain et du non-humain dans le capitalisme extractiviste. Dans cette dialectique, comme l'écrit Milton Santos, « la ville locale cesse d'être une ville dans la campagne et devient la ville de la campagne » (ibid., p. 52 ; italiques de l'autrice).

On souligne l'apport de Maristella Svampa qui analyse cette formation spatiale comme « radicalisation de l'injustice environnementale » (2014). La notion de justice environnementale « constitue pour l'Amérique latine l'antécédent le plus direct, en termes conceptuels et politiques, pour la justice spatiale » (Salamanca et Astudillo, 2016, p. 27). Au cours des trente dernières années, des populations en lutte au sein de conflits environnementaux associés à des projets extractivistes ont construit une critique radicale de ces formes de développement, cherchant à étendre les limites de ce qui peut être revendiqué comme droit (droit à la nature et dette écologique, par exemple), tout en contestant la notion même du développement.

Au regard des enjeux du présent numéro thématique de *Justice spatiale / Spatiale Justice*, cet article montre qu'il est essentiel de considérer l'agentivité violente de la nature comme l'une des conséquences du mode extractif de production – lequel a non seulement un impact structurel sur les lieux et les relations, mais également sur les corps et les territoires. Ainsi, ce texte éclaire les impacts disciplinaires à la fois sociaux et spatiaux de la transformation de l'environnement à mesure que les villes sont converties en des zones de sacrifice – lieux où la mort est prévisible.

Cadre théorique

Dans une perspective décoloniale, je considère le modèle de développement extractiviste tourné vers l'exportation (Gudynas, 2009 ; Svampa, 2012 ; Martin, 2021) comme une forme de violence coloniale à la fois sociale, écologique et politique qui s'exerce à la croisée de l'urbain et du rural, particulièrement dans la refonte de villes ancrées dans le rural comme San Salvador. Dans ce mode de développement, le contrôle et la domination sur la nature, et l'extraction des ressources induisent, d'une part, des profits colossaux pour les producteurs et une forte expansion urbaine, et, de l'autre, la transformation de la ville en poids mort environnemental, un endroit où les formes locales de vie, de reproduction sociale et de durabilité environnementale cessent d'être pertinentes dans la production de l'espace et l'aménagement du territoire.

J'applique ici la notion de violence environnementale de Rob Nixon (2011) au contexte des transformations des villes rurales, afin d'aborder les taux élevés de mortalité et la dégradation de la santé des habitants sous l'angle du déplacement. Bien qu'à San Salvador la population soit peu marquée par la mobilité et les départs, il ne s'en agit pas moins d'un cas de violence né du déplacement. Pour Nixon, c'est une forme de violence qui agit hors de vue, une forme de destruction à pas lents, fragmentée dans le temps et l'espace. Elle devient une violence d'usure qui n'est jamais reconnue comme telle (*ibid.*, p. 2). La violence environnementale peut être comprise comme une forme de « déplacement sans mobilité », un « déplacement stationnaire » (*ibid.*, p. 19 et p. 42), ce n'est pas un conflit armé ou une catastrophe naturelle qui force les habitants à partir, mais la pollution qui, comme le montre cet article, érode peu à peu l'état des villes et leur viabilité pour en faire des lieux hostiles engendrant des maladies ou, en fin de compte, la mort.

En outre, je cherche à instaurer un dialogue entre la violence environnementale de Nixon et la notion de métamorphose toxique pour interroger la façon dont cette forme de violence s'inscrit dans l'expérience quotidienne des habitants. Dans les *pueblos fumigados*, la métamorphose du quotidien est imperceptible, elle opère à la manière d'un processus lent et silencieux qui se propage dans l'air, l'eau et le sol, dans les organismes vivants. La

dialectique entre l'urbain et le rural, en incluant les corps affaiblis et contaminés qui habitent la ville polluée, acquiert un sens nouveau.

Méthodologie

Ce travail de recherche repose sur une méthode qualitative et une approche ethnographique, dans laquelle j'historicise le rapport entre la ville et l'espace rural en m'intéressant à la manière dont évoluent les dynamiques de proximité et de distance selon les différents modes de production. À cette fin, j'ai passé trois mois (en 2021) dans la région de la ville de San Salvador, située dans la zone extra-pampéenne d'Argentine (région de Mésopotamie).

San Salvador correspond au modèle des villes rurales de la province d'Entre Ríos et de la plupart des villes prospères du centre géographique du pays. La place principale de la commune, la fierté de la ville, en marque le centre : elle est propre, pimpante, bien éclairée. Tous les événements publics s'y déroulent ; les habitants en font chaque jour le tour en voiture afin de voir et d'être vus par tout le monde en ville.

Dans la vie de tous les jours, les habitants sont habitués à vivre à côté des rizeries² et d'épousseter leurs habits après les avoir étendus dehors à sécher. Pour la plupart d'entre eux, les particules en suspension dans l'air et la contamination de l'eau ou du sol ne constituent pas un sujet d'inquiétude. Bien que personne ne boive l'eau du robinet, la population de San Salvador ne considère pas l'environnement local comme dangereux. C'est paradoxalement grâce à la COVID-19 que de nombreuses personnes ont découvert que le port du masque améliorerait sensiblement leur respiration. Les habitants qui expriment ouvertement leur intérêt pour l'écologie et l'environnement sont perçus avec méfiance : ils sont qualifiés de « gauchistes » ou de « gens de la ville » qui ne comprennent rien à la vie rurale et à au mode de production agricole. Or la plupart de mes enquêtés ont mentionné connaître quelqu'un, qui, lors des dix dernières années, a eu un cancer ou en est mort, lorsqu'ils n'ont pas eux-mêmes été touchés par la maladie. Au cours de mon travail de terrain, j'ai conduit quatorze entretiens avec différents acteurs clés de la ville – producteurs ruraux, propriétaires de rizeries, ouvriers, riverains exposés à la pollution, propriétaires terriens et militants écologistes. Je les ai interrogés sur leurs perceptions de la pollution au quotidien et sur les éventuels changements intervenus dans leurs habitudes ou attitudes à la suite du rapport sur l'environnement et la santé (démontrant la gravité de la pollution à

2. Il existe actuellement vingt rizeries en activité à San Salvador. La majorité d'entre elles sont des entreprises indépendantes de taille moyenne, à côté desquelles on trouve trois grands établissements (Ala, Schmukler, Cooperativa Arrocería) appartenant à trois producteurs locaux. San Salvador est connue comme la « capitale argentine » de la production de riz en raison de sa capacité à structurer l'ensemble de la filière agro-industrielle : semis et récoltes, stockage et transformation, commercialisation. La ville concentre environ 75 % de la capacité totale d'industrialisation du riz en Argentine. En 2021, 63 000 hectares de riz ont été produits à Entre Ríos.

San Salvador) paru en 2016. L'un des objectifs de ma recherche était de produire une carte collective des espaces, secteurs ou trajets évités, mais au dire des enquêtées, la ville était dans un « grand nuage » et il n'était pas possible de faire de distinctions significatives entre quartiers ou zones de la ville (et de ses alentours).



Figure 1 : image nocturne de l'une des rizeries situées à San Salvador
© Julian Paltenghi (avril 2020)

Pourquoi San Salvador ?

Mon intérêt pour San Salvador est né d'une manifestation organisée fin 2013, la plus grande à avoir jamais eu lieu sur place (1 500 manifestants pour 13 000 habitants), afin de pousser la municipalité à prendre des mesures face au taux élevé de pathologies au sein de la population. Selon les données de l'association Todos por Todos [Tous pour tous], un petit groupe structuré de voisins travaillant avec le réseau Red de médicos de pueblos fumigados³, 249 personnes sont mortes à San Salvador entre 2009 et 2013, dont 108 de cancer⁴ (ANRED, 2015). Après plusieurs demandes de l'association, la municipalité a accepté

3. Il s'agit d'un [réseau de chercheurs et de médecins](#), travaillant dans le domaine de la santé, qui s'attache aux effets sur l'être humain de la dégradation de l'environnement causée par la production extractive.

4. Entre 2011 et 2012, presque un décès sur deux était dû au cancer, contre une personne sur cinq pour l'ensemble du pays (Avila et Difilippo, 2016, p. 29).

de réaliser une étude environnementale et épidémiologique pour déterminer les sources de dégradation de la santé de la population locale. Les craintes des riverains portaient principalement sur le nuage de poussière causé par les rizeries implantées dans la ville et par l'activité agro-industrielle qui ne cesse de s'étendre tout autour.

Deux études ont été effectuées en 2014-2015. La première, à visée environnementale, concerne la concentration de pesticides observée à partir de prélèvements environnementaux ; elle a été coordonnée par la faculté des Sciences exactes de l'université de La Plata sous la direction de Damian Marino. La seconde est une enquête épidémiologique, réalisée conjointement par la faculté des Sciences médicales et le département de Santé socio-environnementale de l'Université nationale del Rosario. Deux rapports en émanent : une analyse du profil de morbi-mortalité de la population (UNR, 2016) et un rapport environnemental (UNLP, 2016).

Le rapport environnemental (UNLP, 2016) note la présence historique de trente et un pesticides actuellement en usage en agriculture dans l'ensemble des échantillons testés (eau, air et sol). L'étude épidémiologique sur la morbi-mortalité démontre quant à elle que la principale cause de mortalité au cours des quinze dernières années est le cancer, et plus particulièrement le cancer du poumon (UNR, 2016, p. 17). Si les affections les plus courantes sont les maladies cardiovasculaires (selon les tendances générales de la région), elles sont suivies de près par les pathologies respiratoires et allergiques (*ibid.*, p. 13). En matière de distribution spatiale, on dénombre 84 cas de cancer diagnostiqués entre 2000 et 2014 dans 80 ménages (*ibid.*, p. 17). La figure 2 permet de visualiser l'échelle de la ville et de son environnement rural, et situe les cas de cancer et la répartition des rizeries.



Figure 2 : Cas de tumeurs, emplacement des rizeries et aire urbaine. Ville de San Salvador, province d'Entre Ríos, Argentine

Conception : Maria Fernanda Zaccaría, données communiquées par le rapport sur le profil de morbi-mortalité de San Salvador, Entre Ríos (UNR, 2016) et les habitants Nestor Luis Sarli et Richard Miguel Angel (2011)

Pour résumer, les études ont réussi à résoudre les principaux obstacles auxquels font face les communautés rurales en quête de justice environnementale : obtenir des données empiriques sur la corrélation entre la hausse des pathologies et la dégradation et la toxicité de l'environnement. Or, après que les résultats des deux études ont été rendus publics, la situation n'a pratiquement pas évolué. En dépit de leur portée, ils n'ont eu aucune incidence sur le modèle agro-industriel⁵ ni sur les modes de vie des habitants. Les preuves matérielles apportées ont eu peu d'effet, sinon l'application de réglementations déjà établies, assorties de quelques nouvelles mesures proposées par la municipalité⁶. Parallèlement, de nombreuses

5. La municipalité, principal garant du modèle de développement extractif au niveau local, s'est engagée à contrôler les poussières toxiques pendant la saison active (ce qui se traduit dans les faits par des mesures concernant les horaires de transformation du riz et une réglementation quant à l'emplacement des infrastructures toxiques).

6. Certaines infrastructures comme les lieux de stockage d'herbicides, les engins agricoles et les transformateurs de puissance, auparavant situés dans les quartiers périphériques de San Salvador (coïncidant avec la frange la plus pauvre de la population), ont été déplacés hors de la ville. Les pulvérisateurs aéroportés ont également été interdits à proximité des

personnes connues pour s'être impliquées dans la mobilisation ont subi des conséquences négatives. Pour les gens interrogés ayant pris part à la manifestation, rien n'a changé : les habitants sont revenus à leur vie de tous les jours.

Les racines de la ville de San Salvador : proximité spatiale et immobilité

Après la parution de l'étude socio-environnementale (UNLP, 2016), la rizerie la plus emblématique de la ville, symbole d'industrialisation et de prospérité, a occupé une place plus ambivalente. L'image du champignon de poussière sans cesse croissant, incarnation même de la productivité, a commencé soudain à se heurter à l'image de la poussière comme agent principal de la pollution de la ville et de ses habitants :

« Et comme ça faisait partie du folklore, la poussière, le paysage, à partir de là les gens ont commencé à se rendre compte, à manifester, à exiger qu'il y ait moins de poussière. »
(militante locale)

Dans une ville fondée pour fournir des produits agricoles, la relation de production est au cœur du sens commun. L'identification de la ville sansalvadoreña à son rôle dans la production rizicole est telle qu'elle a obtenu le titre de capitale nationale du riz en 1951, lors de la première célébration organisée par la ville. Mais les changements dans le mode de production ont matériellement affecté les représentations et la perception de l'innocuité des rizeries. Un développement lié à des objectifs de fonctionnalité et d'aménagement socioterritorial révèle aujourd'hui une complexité insoupçonnée il y a encore quinze ans. La relation vertueuse de productivité entre usine et ville, qui visait à accroître la proximité, de façon à ce que les ouvriers vivent à côté de leur lieu de travail, pour éviter les retards et préserver leur énergie (qu'ils marchent ou prennent les transports en commun), s'est en fait inversée, révélant un impact important sur l'environnement et la santé publique. La poussière devient une trace visible venue des champs, transformée en ville et elle fait partie du paysage local.

« C'est devenu visible, qu'elle [la poussière] a toujours été la *vedette* de la ville. Autour des rizeries, on a trouvé des pesticides, dans l'air, dans l'eau, partout. » (militant local et biologiste)

La proximité géographique des rizeries, des sites de stockage et de l'activité agricole qui entourent la ville témoigne de l'imbrication de ces deux espaces dans la vie économique, sociale et politique de San Salvador. Comme le décrit un militant local :

« c'est une ville qui est considérée comme un prestataire de services agricoles, ce n'est pas comme Concordia qui a un fleuve [...], une architecture, un port, des espaces naturels, un

écoles des zones rurales. Désormais, conformément aux règlements internationaux, les producteurs ruraux utilisent des herbicides de catégorie de toxicité IV (classés comme très faiblement ou non toxiques).

barrage [...], qui en gros a une histoire. San Salvador est une ville qui est née pour fournir des services agricoles. On a construit une voie ferrée, une usine, et on a commencé à exporter. Point barre. » (militant local et biologiste)

Cette citation met en évidence la richesse des caractéristiques ainsi que du passé attribués aux autres villes de la région, et souligne ainsi la sujétion totale du contexte local au capital dans la structuration de l'espace et des rapports socio-économiques. Privée des particularités géographiques et de l'importance politique dont jouissent les autres villes de la province, San Salvador définit principalement son identité au regard de sa production :

« [...] les habitants de San Salvador défendent l'identité rizicole de leur territoire, mais à quel prix ? Nous sommes là aussi, nous avons décidé d'être là et nous avons décidé d'y rester, et ce n'est pas sans conséquences. » (employé municipal)

Dans la partie suivante, j'analyse la dialectique rural-urbain qui se joue dans le cadre du développement extractif, en me concentrant sur la « ville rurale » comme espace crucial d'organisation de l'économie extractiviste.

Les villes rurales du Sud global : la modernisation des espaces ruraux

San Salvador est une ville née du processus de modernisation des géographies postcoloniales, fondé sur la violence coloniale et la constitution de la propriété privée. L'expansion du chemin de fer et l'ouverture de routes desservant la ville, l'urbanisation des communes avoisinantes et l'arrivée des usines ou des rizeries – comme c'est le cas ici – forment la trame d'un récit bien connu qui, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, est devenu un modèle de développement rural en Amérique du Sud. Le rapport des *Sansalvadoreños* à la terre est à la fois utilitaire et affectif. C'est une ressource destinée à produire de la richesse, mais aussi un lieu d'habitat et un type de relation inscrit dans le binôme économie-écologie – le non-humain, un « autre » transformé par la production, l'exploitation et l'accumulation (Moore, 2010). Les mutations actuelles du monde rural dans la région, à mesure qu'elles progressent au XXI^e siècle et s'inscrivent dans le cadre existant de la reprimarisation des économies de la périphérie, peuvent, à mes yeux, être appréhendées dans le contexte plus large de la « campagne mondialisée », c'est-à-dire :

« Un milieu rural traversé de réseaux multiples, évolutifs, emmêlés et dynamiques qui relie le rural au rural et le rural à l'urbain, mais avec une plus grande intensité des processus de mondialisation et des interconnexions mondiales dans certaines localités rurales que dans d'autres, dont découle une répartition différentielle du pouvoir, des opportunités et de la richesse dans l'espace rural. » (Woods, 2007, p. 491)

Mais afin de contextualiser la métamorphose de San Salvador, je dois d'abord revenir aux développements conceptuels menés sur les villes rurales de la région. Le concept de

ville rurale, dans le Sud global, a été élaboré à partir de plusieurs approches auxquelles correspondent diverses appellations comme « agroville » (« *agrociudad* » en espagnol, Albaladejo, 2009), « rurbain⁷ » (« *rururbanidad* » en espagnol, Cimadevilla et Carniglia, 2009) ou « nouvelles ruralités » (Teubal, 2001). Ce que ces différents développements conceptuels et théoriques mettent au jour, c'est la transformation du rapport entre l'urbain et le rural, et plus précisément, la modernisation des territoires ruraux. Tous ces termes ont pour dénominateur commun de renvoyer à une transformation spatiale, sociale, matérielle et symbolique, connectée au mode de production agricole. S'ils ne s'opposent pas les uns aux autres, ils s'attachent cependant à des aspects différents de cette transformation. Appliqué à la « périphérie du monde » (Cimadevilla et Carniglia, 2009, p. 5), le concept de rurbain propose tout d'abord de mettre en évidence les dynamiques rurales à l'œuvre dans les espaces urbains, déjouant ainsi théoriquement l'affirmation d'Henri Lefebvre sur l'urbanisation de la vie sociale. Les processus de rurbanisation (c'est-à-dire de ruralisation de la ville) sont donc mobilisés pour explorer les marges et la marginalité de la modernité, en prêtant attention aux acteurs que l'on a exclus de la vie rurale – par exemple les paysans devenus acteurs du recyclage urbain utilisant leurs chevaux comme véhicules à traction animale pour leurs circuits de collecte (*ibid.*, p. 11-13). Le concept de nouvelle ruralité (Teubal, 2001) souligne par ailleurs l'expansion verticale et horizontale dans la création d'espaces contrôlés par de grandes sociétés dans le rural, vecteur de l'intégration de ce dernier dans l'émergence du système agro-alimentaire mondialisé. Il s'agit désormais, suivant Miguel Teubal, d'une « agriculture sans agriculteurs », façonnée par l'usage des nouvelles technologies associées à la production généralisée de cultures transgéniques et à l'exclusion massive des agriculteurs et paysans hors de la sphère agricole (Giarraca et Teubal, 2009, p. 157). Enfin, la notion d'agroville, inventée par le géographe Christophe Albaladejo, désigne les villes qui fournissent des services essentiels à la modernisation de la campagne, par exemple des intrants agricoles, une assistance technique ou des services bancaires, etc.

« Ce sont également des centres où un nouveau mode de vie "moderne" est consommé et inventé [...]. Ces campagnes, à partir du moment où elles sont essentiellement définies par l'activité agricole et plus encore par la dimension "production" de cette activité, vont être plus communément désignées sous le nom "*el campo*". » (Albaladejo, 2013, p. 10)

Dans cette nouvelle organisation spatiale du rural, « *el campo* » (ainsi nommé pour définir la terre comme une ressource naturelle, et non comme le fondement matériel de la reproduction sociale) s'impose comme un terme central pour définir le rural par sa fonction productive, à la différence de la période coloniale où l'*estancia*⁸ était au centre de la vie

7. Appellation forgée par le sociologue Charles Galpin, en référence à des lieux qui ne peuvent être définis en tant que ruraux et qui voient se développer des « dispositifs urbains » comme des technologies financières et des modes de production (Cimadevilla et Carniglia, 2009, p. 5).

8. L'*estancia* était au cœur de la vie sociale dans les campagnes de la pampa, l'espace le plus important de regroupement de population dans les campagnes pendant la période postcoloniale. En termes formels, l'*estancia* n'était pas une ville ni un espace de vie publique, mais « le territoire privé d'un notable, un territoire délimité non pas par une frontière fixe, mais par les mouvements quotidiens du bétail, des chevaux et des mules à partir des points d'eau » (Albaladejo, 2013, p. 5).

sociale : « [il] n’y a plus de campagne, il n’y a plus d’espaces ruraux, il y a “*un campo*”, il y a des villages, et il y a des villes !⁹ » (Albaladejo, 2013, p. 11; italiques de l’auteur). Ce que met en évidence le modèle de l’agroville, c’est un processus de séparation entre des modes de vie et des modes de production.

Carla Gras et Valeria Hernandez (2013) reprennent la notion d’agroville d’Albadejo pour l’aborder sous l’angle du mode de production extractiviste. Elles font remonter les débuts de cette période aux années 1990, caractérisées par les politiques d’ajustement structurel et la libéralisation du marché. Dans le secteur agricole, l’Argentine s’ouvre entièrement aux avancées biotechnologiques lorsque le soja transgénique est autorisé en 1996. Dans leur ouvrage, *El agro como negocio*, Gras et Hernandez explorent le développement territorial de l’agro-industrie, soulignant la dissociation entre vie urbaine et réseau de production :

« Les dynamiques de fragmentation par le bas et de concentration par le haut, de même que la désolidarisation entre l’activité de production et les logiques propres aux différents piliers du modèle agro-industriel (financier, technologique et fiduciaire) favorisent et perpétuent en effet la dissociation susmentionnée. La principale conséquence, c’est un divorce entre l’insertion productive des acteurs dans le tissu agricole et le mode de sociabilité tel qu’il s’est construit dans les villes rurales. » (Gras et Hernandez, 2013, p. 51).

Le modèle agro-industriel se manifeste ainsi sur le territoire sous la forme d’une mise à distance, par un double processus : d’une part, à travers une différenciation de l’agricole et du rural local et, de l’autre, par une distinction de l’urbain et du productif. En effet, l’agricole est traité comme un champ de production, un site d’extraction de valeur ; celui-ci finit par être mis à l’écart de la « ville rurale » et de l’espace de socialisation qu’elle constitue. Par ailleurs, le réseau urbain et la vie urbaine du secteur de l’agrobusiness sont également dissociés du système de production.

L’« agroville » comme zone de sacrifice : distante, mais proche

Dans le cas de San Salvador, la désolidarisation implicite qui accompagne la constitution de l’agroville s’est traduite par un processus simultané de dépaysannisation, caractérisé par la disparition rapide des ouvriers agricoles et de leur savoir-faire dans les champs (Villulla *et al.*, 2019), ainsi que par l’accroissement de la population urbaine, et donc des services. Cette dynamique a débuté dans les années 1950, avec l’arrivée de services et de la maintenance des engins agricoles (pour les rizeries et les infrastructures de stockage), s’est poursuivie avec l’essor des moyens de production destinés à l’agro-industrie (pesticides, transformateurs, matériel agricole, etc.) puis, à partir des années 1990, avec l’apparition de nouvelles formes de consommation, des cafés, des épiceries, des kiosques,

9. Traduit de l’espagnol : « *Ya no hay más campaña, no hay más espacios rurales, hay un campo y hay pueblos y ciudades!* »

et des centres de réparation et de vente de matériel technique, des écoles et des lycées, à proximité des établissements tertiaires. La ville s'est développée ainsi, se tournant davantage vers les services.

Mais contrairement à la fragmentation croissante du rural et de l'urbain annoncée par le modèle de l'agroville, le passage « *del campo* » aux principes de l'agro-industrie témoigne d'une continuité, plutôt que d'une démarcation manifeste, entre la ville et la campagne. La proximité géographique des rizeries par rapport à la ville et à la production agricole s'avère être non seulement une organisation spatiale obsolète pour l'agroville (et donc pour la dissociation qu'elle institue entre le productif et le spatial), mais aussi le cadre idoine pour la mise en place d'une zone de sacrifice. Cette forme d'organisation spatiale associe l'agroville aux champs agricoles du fait de son impact environnemental, dont la conséquence est un double processus, étroitement entremêlé, de destruction du territoire et de destruction du vivant (Svampa, 2014, p. 86). Dans le cas de San Salvador, cette prédisposition sacrificielle constitue un effet collatéral de l'expansion du modèle agro-industriel auquel est confrontée la population en raison de la pollution de l'air, du sol et de l'eau, laquelle est rendue manifeste par la présence des rizeries, mais aussi par les liens quotidiens qu'elle entretient avec l'agro-industrie.

Avec l'essor du modèle agro-industriel, le corps humain se trouve ainsi exclu de la participation, pourtant indispensable, à la production agricole (urbaine ou rurale), sans pour autant cesser d'en subir les effets, et sans doute plus encore qu'avant. Une grande partie, voire la majorité des habitants de San Salvador, même en ayant un rôle indirect ou passif dans la production agro-industrielle, fait partie des victimes potentielles de cette dernière. Les corps et les territoires meurtris sont assimilés au prix à payer pour le développement, comme le décrit un habitant :

« On va mettre la rizerie à côté des maisons ! Aujourd'hui, la plupart des rizeries sont sur le territoire urbain même, à côté de nos maisons, ce qui engendre un risque très élevé, et je pense que les gens... quand on prend l'habitude, quand on vit dans cette situation violente, les gens du coin ont tendance à minimiser. » (employé municipal)

L'agroville est un format selon lequel le rapport entre l'urbain et le rural est, sur le plan de la production, de la symbolique et de l'habiter, plus divisé que jamais. D'une part, la ville est de plus en plus liée au secteur tertiaire et développe des rythmes urbains notamment par une augmentation de la cadence ou du nombre d'heures de travail, tout en se dégageant de ses caractéristiques rurales (avec la suppression des temps de pause et de sieste). D'autre part, le rural se manifeste de plus en plus sous la forme exclusive d'un lieu de production, sans relation sociale ou affective à la terre. Mais dans les deux cas, la modernisation de l'agroville et du monde rural n'a jamais mieux été appréhendée qu'au prisme de sa violence intrinsèque.

Surtout, la poussière et la ceinture agricole de la ville sont plus que des « symboles de violence » ; elles appartiennent en effet à un environnement pollué tangible qui fonctionne comme un moyen d'ordonnement spatial. Le rôle disciplinaire que joue l'extractivisme dans la topographie des villes rurales opère un lent déplacement des habitants, en portant à la fois atteinte à leur santé (maladies, problèmes de fertilité, décès) et à leurs possibilités en matière de reproduction sociale.

Dans la partie suivante, je souhaite revenir sur l'histoire de San Salvador en utilisant une approche postcoloniale pour montrer comment l'empreinte violente du colonialisme, qui a marqué la fondation de la ville, réapparaît au sein de la matrice extractive du développement.

L'extractivisme et la dialectique rural-urbain : des champs périphériques

San Salvador est fondée à l'époque coloniale, pendant la création des colonies agricoles de l'Entre Ríos¹⁰, par le colonel Malarín ; elle est alors censée contribuer au soutien de la politique d'accueil des immigrants. Le colonel, issu de la bourgeoisie portègne, était un conseiller important du général Roca¹¹. Il a été chargé de la gestion stratégique de la population autochtone à l'époque où l'armée menait une campagne de conquête dans le sud des Pampas et en Patagonie. Nommé attaché militaire en 1877, il est envoyé aux États-Unis et en France. Lors de ces deux voyages, il a pour mission d'étudier la manière dont ces deux États assurent l'établissement de leurs frontières intérieures et administrent leurs relations respectives aux autochtones et aux colonies. Pour le directeur du Musée du riz de San Salvador, cette facette du fondateur de la ville offre une perspective particulière sur l'état d'esprit de ses habitants.

« San Salvador a été la première ville de la province à être fondée à titre privé. Malarín était un type qui, parce qu'il avait un profil militaire, a eu énormément d'influence pendant la *Campaña del Desierto* [la *Conquête du Désert*]. Pour moi, cet événement est fondamental, car c'est aussi ce qui fait notre singularité, le truc de dire "je m'approprie certaines choses, j'ai du pouvoir sur elles" [...]. Même si la communauté locale ne le sait pas, ou n'en a pas conscience, c'est resté. Malarín, entre les deux stratégies défendues par Roca – tous les tuer ou pas [les autochtones] – Malarín a dit "non, les soldats ne voudront pas tuer tous les Indiens". Certains d'entre eux, les bébés, les enfants, ont été "appropriés". Et Roca, qu'est-ce qu'il a fait après ? Il les a amenés aux propriétaires terriens de Cordoba, Mendoza, Buenos

10. Dans la région d'Entre Ríos, 171 colonies agricoles ont été fondées : 21 par des institutions nationales et provinciales, 12 par la municipalité locale et 138 par des personnes privées.

11. Julio Argentino Roca (1843-1914), élu deux fois président (1880-1886 et 1898-1904), a été le principal artisan de la conquête de la Patagonie, qui – comble de l'ironie – portait le nom de « *Conquête du Désert* » (1879). Sa principale préoccupation a été d'établir un État moderne, d'étendre sa mainmise sur le territoire et d'affirmer la souveraineté argentine sur le sud du pays, connu sous le nom de « Patagonie ». La *Conquête du Désert* a été menée dans l'objectif d'occuper les terres, en déplaçant ou en éliminant la population autochtone, considérée à l'époque comme barbare et comme une entrave au progrès.

Aires, et certains sont allés à Entre Ríos. Une occasion en or ! Je pense que l'appropriation de ces enfants est à l'origine de ceux qui sont devenus plus tard les "créoles" de la région. » (fonctionnaire municipal)

Le même esprit utilitariste et d'appropriation se manifeste chez les habitants de San Salvador dans leur rapport à la nature et au rural. La fable folklorique mise en avant par les habitants et la municipalité est liée à l'arrivée des immigrants et à l'essor de la ville. Or l'histoire matérielle de la fondation de San Salvador a été forgée lors de la transition vers le capitalisme, à un moment où la production de la nature est soumise à l'objectif de maximisation des profits du capital, décorrélée de la mise en place de la propriété privée (Wood, 2002).

« Ça tient surtout au fait que les habitants de San Salvador s'imaginent que la nature est "*el campo*". La nature a une valeur tant que c'est un champ agricole. Il y a un concept local pour les broussailles, une formation végétale d'espèces endémiques qui est perçue comme une "sale étendue de terre". "Sale" signifie qu'il y a des arbres et tout un écosystème fonctionnel qui n'est pas nivelé pour être mis en production. » (militant local et biologiste)

La perception de la nature comme matière première à mettre au service de l'agriculture réplique les pratiques et les horizons des colonisateurs du XIX^e siècle. Comme l'a mis en évidence Fernando Coronil, la terre est devenue un élément constitutif de la fabrication de la modernité. Selon lui, le rôle de l'espace colonial et de ses ressources constitue un aspect fondamental de la configuration des relations sociales capitalistes (2000, p. 248-249). La terre est ainsi réduite à une simple ressource et à un atout économique. Selon l'épistémè moderne, la terre à l'état naturel est considérée par le producteur comme étant à l'abandon ou en friche. Il s'agit de son point de vue d'un champ matériellement et symboliquement périphérique, quelque chose qui se trouve en dehors des relations productives et extractives. Pour le producteur, la campagne est un champ de production et la nature, une matière brute, un objet de valorisation monétaire (Machado, 2014, p. 240).

Conclusion : un continuum de violence

Les luttes socio-environnementales sont parvenues à ébranler la perception dominante selon laquelle il existerait une division entre le rural et la ville, tout en nous permettant d'explorer les autres formes possibles de la dialectique rural-urbain. Selon cette grille de lecture, il ne s'agit pas tant d'une division nette, qui ne cesserait de s'intensifier, entre la ville (lieu de services et de consommation) et le champ biotechnologique extractif (avec ou sans agriculteurs), mais d'un continuum de résidus nocifs lié à l'utilisation du territoire, présent à ces différents niveaux, qui par association finit par former un « environnement toxique » (Davis, 2019).

Dans le contexte du mode extractiviste de production, la division entre les différents usages du territoire (urbain et rural) perd ainsi son caractère distinctif en mettant en évidence la continuité violente qui les relie l'un à l'autre. La violence se manifeste à travers les corps jetables des habitants qui ne saisissent pas les causes de leur maladie, et qui se rendent complices de la transformation de leur ville en une zone de sacrifice.

La condition de cette modernité périphérique, structurée par les critères du capitalisme extractiviste, nous montre que l'urbain et le rural ne sont pas déconnectés, mais restent encore très fortement liés entre eux par l'appropriation et l'exploitation de la terre et de la nature. Dans ce sens, l'agroville constitue la principale source d'approvisionnement en marchandises (engrais, produits phytosanitaires...) et en services (sites de stockage, machines...) destinés aux champs agricoles. Comme le soulignent Milton Santos et María Laura Silveira, le modèle de l'agroville constitue une géométrie variable qui tient compte de « la manière dont les différentes agglomérations participent au jeu entre le local et le global » (Santos et Silveira, 2001, p. 281).

Remerciements

Je dispose de l'accord oral de l'ensemble de mes interlocuteurs pour les publications universitaires. Cette recherche a bénéficié du soutien du Consejo Nacional de Investigaciones Científicas y Técnicas (CONICET). La réalisation de cet article a également été rendue possible grâce à l'aide de la cartographe Fernanda Zaccaria et de la correctrice Dr Christine Emmett.

Pour citer cet article

Duer Mara, 2023, « Le rapport dialectique entre espaces ruraux et urbains. Réflexions critiques sur la modernisation, la colonialité et l'extractivisme au prisme d'une "agroville" en Argentine » ["The dialectics between rural and urban spaces. Critical reflections on modernization, coloniality and extractivism from an agrocitv in Argentina"], *Justice spatiale / Spatial Justice*, 18 (<http://www.jssj.org/article/rapport-dialectique-espaces-ruraux-et-urbains/>).

Bibliographie

Albaladejo Christophe, 2009, "Médiations territoriales locales et développement rural", habilitation to direct research in Geography and Planning, université de Toulouse Le Mirail.

- Albaladejo** Christophe, 2013, "Dinámica de la inserción territorial de la agricultura pampeana y emergencia del agribusiness", in Gras Carla, Hernández Valeria (ed.), *El agro como negocio: Producción, Sociedad y Territorios en la Globalización*, Buenos Aires, Editorial Biblos, p. 67-96.
- ANRED**, 2015, "Entre Ríos: San Salvador, la ciudad del cáncer" (<https://www.anred.org/2015/02/01/entre-rios-san-salvador-la-ciudad-del-cancer/>, accessed on March 20, 2023).
- Avila-Vazquez** Medardo, **Difilippo** Flavia, 2016, "Agricultura tóxica y salud en pueblos fumigados de Argentina. Crítica y Resistencias", *Revista de conflictos sociales latinoamericanos*, 2, p. 23-45.
- Brenner** Neil, 2018, "Debating planetary urbanization: for an engaged pluralism", *Environment and Planning D: Society and Space*, 36(3), p. 570-590.
- Brenner** Neil, **Schmid** Christian, 2015, "Towards a new epistemology of the urban?" *City*, 19(2-3), p. 151-182.
- Cimadevilla** Gustavo, **Carniglia** Edgardo, 2009, *Relatos sobre la rurbanidad*, Río Cuarto, UNRC.
- Coronil** Fernando, 2002, "Del eurocentrismo al globocentrismo: La naturaleza del poscolonialismo", in LANDER Edgardo (ed.), *La colonialidad del saber: eurocentrismo y ciencias sociales*, Buenos Aires, Clacso, p. 246-258.
- Davies** Thom, 2019, "Slow violence and toxic geographies: 'Out of sight' to whom?", *Environment and Planning C: Politics and Space*, 40(2), p. 359-560.
- Giarraca** Norma, **Teubal**, Miguel, 2009, *La tierra es nuestra, tuya y de aquel: la disputa por el territorio en América Latina*, Buenos Aires, Antropofagia.
- Gras** Carla, **Hernández** Valeria, 2013, *El agro como negocio: Producción, Sociedad y Territorios en la Globalización*, Buenos Aires, Editorial Biblos.
- Grupo de Reflexión Rural**, 2009, *Pueblos Fumigados: Informe sobre la problemática del uso de plaguicidas en las principales provincias sojeras de la Argentina* (https://prensarural.org/spip/IMG/pdf/Pueblos_Fumigados.pdf, accessed on March 20, 2023).
- Gudynas** Eduardo, 2009, "Diez tesis urgentes sobre el nuevo extractivismo. Extractivismo", *Política y Sociedad*, 187, p. 187-225.
- Lefebvre** Henri, 1978, *De lo rural a lo urbano*, Barcelona, Península.

- Machado** Horacio, 2014, *Potosí, el origen. Genealogía de la minería contemporánea*. Buenos Aires, Mardulce.
- Machado** Horacio, 2015, "El Territorio Moderno y la Geografía (colonial) del capital. Una arqueología mínima", *Memoria y Sociedad*, 19(39), p.174-191.
- Martin** Rafael Dominguez, 2021, "El extractivismo y sus despliegues conceptuales", *Revista Territorios y Regionalismos*, 4(4), p. 1-26.
- Nixon** Rob, 2011, *Slow Violence and the environmentalism of the poor*, London, Harvard University Press.
- Salamanca** Villamizar Carlos, **Astudillo** Pizarro Franciso, 2016, "Justicia(s) espacial(es) y tensiones socio-ambientales. Desafíos y posibilidades para la etnografía a un problema transdisciplinario", *Etnografías Contemporáneas*, 2(3), p. 24-54.
- Santos** Milton, 1994, *A Urbanização Brasileira*, São Paulo, Hucitec.
- Santos** Milton, **Silveira** María Laura, 2001, *O Brasil: Território e Sociedade no Início do Século XXI*, Río de Janeiro, Record.
- Svampa** Maristella, 2008, *Cambio de época. Movimientos sociales y poder político*. Buenos Aires, Siglo XXI.
- Svampa** Maristella, 2012, "Pensar el desarrollo desde América Latina", in Massuh Gabriela (ed.), *Renunciar al bien común. Extractivismo y (pos)desarrollo en América Latina*, Buenos Aires, Mardulce, p.17-58.
- Svampa** Maristella, 2014, *Maldesarrollo: La Argentina del extractivismo y el despojo*, Buenos Aires, Katz editores.
- Teubal** Miguel, 2001, "Globalización y nueva ruralidad en América Latina", in Giarraca, Norma (ed.) *Una nueva ruralidad en América Latina*, Buenos Aires, Clacso, p.45-65.
- UNLP**, 2016, *Informe ambiental de San Salvador*, Entre Ríos, Facultad de Ciencias Exactas de la Universidad Nacional de La Plata (<https://www.lavaca.org/wp-content/uploads/2016/09/Informe-Ambiental-en-San-Salvador-unlp.pdf>, accessed on March 20, 2023).
- UNR**, 2016, *Informe final del trabajo de investigación del perfil de morbimortalidad referida por la comunidad de la localidad de San Salvador*, Entre Ríos, Facultad de Ciencias Médicas de la Universidad Nacional de Rosario y Municipalidad de San Salvador (<https://www.lavaca.org/wp-content/uploads/2016/09/Informe-Socio-sanitario-en-San-Salvador-unr.pdf>, accessed on March 20, 2023).

-
- Villulla** Juan, **Fernández** Diego, **Capdevielle**, Bruno, 2019, *Los números rojos de la Argentina Verde*, Universidad de Buenos Aires.
- Walker** Richard, 2015, "Building a better theory of the urban: A response to 'Towards a new epistemology of the urban?'" , *City*, 19(2-3), p.183-191.
- Wood** Ellen Meiksins, 2002, *The Origin of Capitalism*, London, Verso.
- Woods** Michael, 2007, "Engaging the global countryside", *Progress in Human Geography*, 3(4), p. 485-507.